

Voyage sans retour

Documentaire, dossier, débat

Myriapolis

décembre 2015

dossier pédagogique sur le film documentaire de Sergio Ghizzardi



Sur le documentaire

Le film documentaire **Voyage sans retour** se déroule comme une rencontre de Marocains et de Turcs, immigrés de la première génération, et qui ont vieilli en Belgique. Des hommes et des femmes dont les récits de vie posent de nombreuses questions : sur nous-mêmes, sur l'histoire de la Belgique, mais aussi sur la reconnaissance à avoir à l'égard de ces immigrés de l'ombre, qui ont déposé ici leurs valises et qui, dans ce documentaire, les ouvrent au spectateur, avec beaucoup de pudeur et de lucidité. Un film vrai, tantôt sérieux tantôt drôle, qui invite à la rencontre. Ce documentaire a été réalisé par **Sergio Ghizzardi**, lui-même petit-fils de migrants italiens. *Voyage sans retour* rend hommage à ces migrants qui ont été invités en Belgique pour combler le manque de main d'œuvre dans les années 60 et 70. Il retrace le parcours de vie de ces travailleurs migrants aujourd'hui à l'âge de la pension.

Scénario et régie: Sergio Ghizzardi ; photographie: Patrice Michaux ; son: Christophe Blitz ; montage: Thierry Delvigne ; musique originale: Karim Baggili ; son post-production: Thomas Résimont Bubbles-Sound.

Voyage sans retour

La migration n'est pas seulement un sujet d'actualité ; il est aussi une partie importante de notre histoire. Durant les Trente Glorieuses, la Belgique a conclu plusieurs accords bilatéraux avec une série de pays (Maroc, Italie, Turquie, entre autres) pour l'alimenter en main-d'œuvre. Ces migrants ont tout abandonné derrière eux dans l'espoir d'une vie meilleure, à une époque où les autorités organisaient délibérément, par besoin de carburant économique, une telle migration.

Le film *Voyage sans retour* permet, par une galerie de portraits à la fois authentique et touchante, de nous mettre dans les pas de ces femmes et de ces hommes qui se sont reconstruits un avenir, et qui sont aujourd'hui suffisamment âgés pour jeter un regard sur leur parcours. C'est là **une autre manière d'appréhender la migration** : par des visages, des récits qui donnent un peu de couleur et d'humanité à une réalité qui, loin de menacer les sociétés autochtones, les ont enrichies de leurs bras, de leurs cœurs et de leurs rêves.

François De Smet,
directeur de Myria

> Témoignages 2
> Sujets de discussion 11
> Bibliographie 13

TÉMOIGNAGES

« On peut partir quand on n'a rien. Quand on n'a rien, j'ai l'impression que l'on peut partir… »

« C'était un mois de juillet, le 7/07/1975. »

« Fin 1963, nous sommes venus ici en Belgique. »

« Je me souviens, je suis arrivé à Bruxelles le 15 mars 1964, à la Gare du Midi. »

« Ouf… ça a été dur ! Car à ce moment-là je ne parlais pas français, je me sentais un peu perdue. »

« A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de travail en Turquie. J'ai fait une demande à l'agence pour l'emploi d'Eskisehir. Ils m'ont dit qu'il y avait du travail en Belgique. »

« Les gens travaillaient dans les villages. En tant que paysan, je me suis adressé à une agence pour l'emploie locale. »

« Quelqu'un de la famille m'a envoyé une invitation. Il travaillait dans la mine, dans le Nord de la France. Je me suis dit : « Tiens, je vais aller voir ce qui se passe en France. » »

« Ils m'ont écrit une lettre me disant de tout abandonner là-bas pour les rejoindre ici. »

« A 19 ans, j'ai décidé de partir pour chercher du boulot. Il y avait une crise de main-d'œuvre au Maroc. »

« Tout le monde venait ici. Je me suis dit que j'allais me rendre en Europe moi aussi. »



« J'ai pris l'avion à Rabat, c'est une Caravelle, je me souviens encore. Rabat-Paris. On est arrivé à Paris le 4 mars, '62. J'arrive à Paris, je vois que tout est noir. Les immeubles, tout sales. Rabat était blanche, Casa blanche… « Mais qu'est-ce que c'est comme pays ? » On nous dit 'la France'. »

« Je suis venu en train. D'Istanbul à Liège, on s'est arrêté 5 à 6 fois. »

« On est sorti de la gare, on ne connaissait personne. On avait l'adresse de quelqu'un qu'on connaissait. On a été jusque-là mais on n'a pas trouvé cette personne. Après, on a cherché, on a essayé de trouver les gens, au moins des immigrés qui ont une couleur pas blanche, pour demander comment on doit faire ici. »

« On s'est envolé pour Bruxelles. A l'arrivée, à la descente de l'escalier, ils nous ont dit qu'ils nous donneraient un papier bleu et un papier blanc. On pouvait choisir : le papier bleu ou le papier blanc. Qu'on prenne l'un ou l'autre, cela n'avait pas d'importance. Moi et deux amis, on a pris des papiers bleus. Puis ils ont séparé les blancs et les bleus. Les bleus allaient à Mons. Les blancs au Limbourg. »



« A la demande des sociétés minières, ils nous ont répartis. Ils fournissaient 10 à 20 personnes par charbonnage, selon la demande. M. Fontaine, à Charleroi, nous a déposés au charbonnage N°14, à Goutroux. »

« Quand je suis sorti du train, j'ai vu des gens basanés qui me ressemblent. J'ai cru que c'étaient des Marocains. Je m'adresse à lui en arabe. Il a dit : « Macché… ». C'était un Italien. »

« Ils nous ont promenés, nous ont donné de l'argent. On n'a rien acheté mais on leur disait « frites ». Ce sont des pommes de terre frites dans l'huile, coupées comme ça. »

« L'après-midi, mes amis sont venus me chercher à Bruxelles. Je suis arrivé à Court-Saint-Etienne au mois de juin '63. Et lundi matin, à 7 heures, j'ai commencé à travailler à l'usine. Quand je suis arrivé ici, on devait travailler fort, dur et difficile. Malgré tout ça, j'ai dit : « Je reste. Je vais continuer et je vais m'habituer. » »

« Déjà au pays, j'étais ouvrier. Je savais donc ce que je devais faire. Mais le gars qui venait de la ville ne savait même pas tenir une pelle. Moi je suis ouvrier depuis longtemps. Je savais ce que je devais faire. »

« Je n'étais pas habitué au travail de corvée, comme ce travail. La première semaine quand je rentrais au gourbi – on ne pouvait pas appeler ça une maison – mes doigts étaient gonflés à cause du marteau piqueur. On travaillait au marteau-piqueur et à la pelle. »

« Ceux qui ne travaillaient pas ou qui avaient peur de descendre au fond, la fédération leur prenait un billet et les renvoyait en Turquie. »

« Je n'avais pas peur du travail, mais de la descente, oui. Je n'ai jamais eu peur du boulot. On descendait en ascenseur. Ça oui, ça me faisait peur. »

« Comme j'avais l'idée qu'à l'usine, c'est la belle vie et tout est automatisé, j'ai choisi l'usine. Le lendemain, on est entré dans l'usine, et j'ai pas vu de machines automatiques. Je voyais que tout était… un peu moyenâgeux. Il y avait encore des pelles, des pioches, et tout ce que tu peux imaginer. On croyait que tu étais sur une chaise et que tu pousses sur un bouton et tout avance. Mais si on n'avançait pas avec les mains, rien n'avançait. Là-bas, chez Henricot, c'était dur. »



« Je n'ai pas supporté cette vie. Mais j'étais gêné de retourner au Maroc. Ceux qui retournent au Maroc, ce sont des fainéants, car ils ne veulent pas travailler. »

Contexte historique

Les contextes socio-économiques difficiles de la Turquie et du Maroc, combinés à la situation économique propice de la Belgique en recherche de nouvelles réserves ouvrières, a donné lieu à des conditions favorables au développement de l'immigration turque et marocain au début des années 1960.

Après la seconde guerre mondiale, la **Turquie** a connu une profonde transformation socio-économique. Durant les années cinquante, l'Etat turc a mené une politique visant à intégrer le pays dans l'économie capitaliste mondiale.

Un des aspects de cette politique a été de moderniser l'agriculture, désintégrant ainsi la paysannerie du pays. A côté de cela, le développement industriel n'a pas été assez soutenu pour absorber le surplus de main-d'œuvre venue de la campagne. La fin des années cinquante a donc été une période difficile pour la Turquie. Le problème du chômage s'est accompagné de troubles économiques mais également sociaux et politiques. C'est dans ce contexte particulier que débute l'immigration turque d'abord orientée vers l'Allemagne et ensuite vers d'autre pays tels que la Belgique, l'Autriche, la France ou encore les Pays-Bas.

Le 16 juillet 1964, un accord bilatéral est signé avec la Turquie pour encadrer l'immigration turque qui avait déjà débuté en 1963.

Dans la première moitié des années 1960, le **Maroc** a connu une situation économique, sociale et politique difficile. Durant cette période, le pays rencontrait une situation économique stagnante alors que la population ne cessait de croître engendrant un problème important de sous-emploi et de chômage. En ajoutant à cela les problèmes liés à une production agricole insuffisante, on comprend la situation difficile que traversait le Maroc au moment où la Belgique cherchait à étendre ses zones de recrutement de travailleurs étrangers.

Le 17 février 1964, un accord bilatéral est signé entre le Maroc et la Belgique afin d'encadrer l'immigration marocaine qui avait déjà débuté en 1963. ●

« On recevait des nouvelles par courrier, mais ça prenait de 40 jours à 2 mois. Je ne savais ni lire ni écrire, c'était mon beau-frère qui les lisait. »

« J'avais jamais voyagé, c'était la première fois que je suis sortie de mon pays. Même au Maroc, je ne sors pas. »

« On est venu via Paris, car à l'époque, il n'y avait pas d'avion direct pour Bruxelles. On est venu à Paris, et puis à Bruxelles par le train. Et la vie était bien, pas chère, et tout. La Belgique était bien à cette époque. »



« Je suis arrivée étrangère dans un pays étranger, jamais je ne l'oublierai. Dieu merci, je suis arrivée et mon mari m'a accueillie à l'aéroport. Quand je suis descendue de l'avion, j'étais habillée comme au pays, en djellaba, avec un caftan. La femme de l'ami de mon mari m'a dit de me changer. « Pourquoi ? » « Tu ne dois pas sortir comme ça ! » Elle m'a mis une mini-jupe, je ne savais pas comment me mettre. Elle m'a donné un tricot. Mon mari ne savait pas non plus, il l'a laissée faire. On m'a dit de manger avec une fourchette, je ne savais pas comment faire. C'est comme ça quand on va dans un autre pays. Chacun a ses règles et ses coutumes. »



« On est arrivés à Charleroi et Dursum est venu nous chercher. On ne comprenait rien. Fadime avait allumé un feu et avait fait à manger. »

« Il a loué un café à 1500 FB. Il nous y a amenés et on a vu que tout était abîmé. Il y avait des fenêtres cassées, donc on vivait et dormait dans une seule pièce pour se chauffer. On est resté un an dans ce café. »

« J'ai pleuré, pleuré, … J'ai dit : « Pourquoi tu m'as emmenée ici en Belgique ? Pourquoi tu m'as pas laissée dans mon pays ? Pourquoi tu m'as pas laissée dans mon pays ? »



« Je voulais voir des gens. Quand je voyais une Turque avec un foulard, je la prenais dans mes bras et je pleurais. Elle me disait : « Non madame, je ne suis pas marocaine. » Je la lâchais. Celles que je rencontrais, je leur donnais mon adresse, je leur demandais : « Où habitez-vous ? » L'immigration, c'est dur. »

« Pendant 6 mois, je n'acceptais ni la Belgique, ni son café, ni son huile, ni sa façon d'être, ni la façon dont les gens parlaient. Je n'acceptais pas la Belgique. Je ne voulais pas de cette Belgique. »

« Ce n'est pas la même mentalité, pas les mêmes coutumes, pas la même tradition… c'était une solitude pour moi, le Belgique. Jusqu'à ce que je rencontre deux femmes, deux Marocaines. J'en ai trouvée une sur un banc, toute seule. Elle aussi, la pauvre, elle cherchait quelqu'un à qui parler. Elle regardait les arbres et tout ça. Et je suis allée parler avec elle. C'est moi qui lui ai adressé la parole : « Bonjour… », tout ça. On a conversé ensemble. On est devenue amies. »



« – 33 ans j'ai habité la même maison, avec les mêmes voisins. – C'était comme une sœur ? – Oui, plus qu'une sœur ! Ici j'ai trouvé deux Italiennes et une dame belge. Un jour, elle a apporté une côtelette de porc. Elle a dit : « C'est bon, Madame. » J'ai dit : « Non, je ne mange pas ça. » J'ai rigolé, j'ai pleuré… »



« J'avais une voisine belge, qui était quelqu'un de bien, vraiment très bien, et deux voisines italiennes, très bien, elles aussi. Elles me disaient : « Nous serons l'école et toi l'élève. Viens nous voir. » J'allais chez elles, elles me parlaient mais je ne comprenais rien. Elles me serraient dans leurs bras, me disaient : « C'était pareil pour nous, Italiennes, mais à force de parler, on a appris. » »

« Il y avait 5 familles : les Ayranci, les Haceli, les Konyali… On faisait des couettes, on tissait la laine, on tricotait. On travaillait. Les hommes partaient à midi et rentraient à minuit. Ils travaillaient de midi à minuit. »

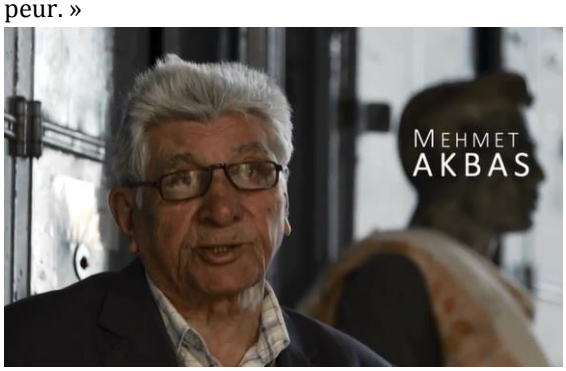
Volonté politique belge

A côté des immigrations organisées ou spontanées de travailleurs de nationalités turque et marocaine, il est important de souligner la volonté des pouvoirs publics belges :

- De vouloir stabiliser l'immigration de travail en favorisant l'immigration familiale.
- De recourir à une immigration de peuplement pour endiguer le recul démographique qui avait lieu en Belgique (qui subissait alors une baisse de natalité, surtout en Wallonie).
- De faire face au débauchage des travailleurs étrangers par les secteurs industriels et miniers des pays frontaliers plus concurrentiels sur le plan des salaires.

Pour éviter le départ de travailleurs étrangers vers les pays voisins, les autorités belges ont donc encouragé **la migration familiale**. ●

« Après un ou 2 mois, on a commencé dans des boyaux de 80 cm à 1 mètre. On rampait, on avait peur. »



« C'était dur. Il n'y avait pas d'oxygène. C'était dur, car personne ne se connaissait. On ne voyait que les yeux et le dents. Dans ces états-là, on ne se reconnaissait pas car tout était noir et plein de charbon. »

« C'était dangereux. Il fallait placer les poutres métalliques, en repérant les endroits où ça pouvait s'écrouler. Mais c'était notre travail. »

« Après trois ans de travail, je suis tombé malade, j'ai eu une bronchite. Je ne supportais pas le froid. Je suis resté des mois à l'hôpital. Les soins étaient bons, les médecins et infirmières étaient très aimables, très dévoués. »



« Je me suis marié en '68. Et elle m'a dit : « Est-ce qu'on peut visiter la mine, là où tu travailles ? » J'ai dit : « Oui, il y a des périodes où on peut visiter. » Et quand on a visité la mine, elle m'a dit : « Mais... Est-ce que c'est la seule vie que tu connais ? C'est pas une vie, ça. » »

« Les wagons rentrent par ici, avec la marchandise. Donc, il y avaient des rails ici au milieu. Il y avait un pont ici, qui vidait et remplissait les paniers pour les fours, et tout ça. Le bruit commençait derrière ce mur-là. Tu avais le four, l'ébarbage où on grattait les pièces avec le marteau piqueur pour égaliser les bosses. Là-bas c'était infernal, on parlait avec des gestes. Comme ça, des trucs comme ça. Ou bien on criait tout haut, plus haut, plus haut. »

« J'étais obligé d'habiter à cinq minutes à pied de l'usine. Pourquoi ? Parce que quand je faisais le matin, le pontier qui devait me remplacer l'après-midi n'était pas là. Alors avant de rentrer chez moi, le téléphone avait déjà sonné pour retourner faire les pauses de l'après-midi. Comme ça, parfois on terminait le vendredi à 10h du soir, et samedi à 6h j'étais de nouveau à l'usine. »



« En métallurgie, les ouvriers étaient très demandés. A cette époque, il nous arrivait de travailler 16 heures d'affilée. A la maison, je voyais très peu mes enfants. »

« C'était pas le paradis. C'était un peu mi-enfer. Il y avait la poussière, la chaleur... Tu peux imaginer. On croyait gagner beaucoup d'argent. Finalement, ce qu'on gagnait, on mangeait, on envoyait un peu aux parents, on n'économisait rien. On est entré dans un engrenage où on ne pouvait pas économiser pour retourner, pour faire des affaires ou des trucs comme ça. Non. Juste quelques miettes. »

Bâtiment, mines et métallurgie

A l'époque, les travailleurs recrutés dans le cadre des accords signés avec la Turquie et le Maroc sont principalement affectés aux secteurs du bâtiment, des mines et de la métallurgie. Dans les mines, ils effectuent les travaux pénibles dont les Belges et les Italiens ne veulent plus depuis la catastrophe meurtrière de Marcinelle, le 8 août 1956. ●

« Mon rêve, c'était de bien éduquer mes enfants, qu'ils soient bien. Je n'avais pas d'autre rêve. »

« Je voulais que mes enfants ne travaillent pas mais étudient. Je n'ai pas mis mon épouse au travail. Je voulais qu'elle veille au bien-être des enfants. Leurs besoins étaient énormes. »



« Je voulais que mes enfants étudient, qu'ils ne soient pas ignorants comme moi. Pour qu'une fois grands, ils ne nous reprochent pas de ne pas les avoir envoyés à l'école. »

« Je faisais à manger à l'heure, tout était planifié. Dès qu'ils rentraient de l'école, moi qui ne sais ni lire ni écrire, je les envoyais étudier. »

« Quand les enfants ne faisaient pas leurs devoirs, je pleurais pour qu'ils les fassent. « Regarde-moi, je ne sais ni lire ni écrire. Ne sois pas comme moi ! » Si j'avais travaillé, mes enfants n'auraient peut-être pas étudié. Ils auraient traîné à gauche et à droite. »

« Qu'est-ce qu'un travailleur peut donner à ses enfants, à part les faire étudier, les faire grandir ? »

« Je n'ai pas acheté de terre ni de champs au village. J'ai acheté une maison ici, dans laquelle je vis pour que mes enfants puissent étudier et bénéficier de leurs droits sociaux. Je remercie mes enfants, ils ne m'ont pas déçu. »

« J'étais débrouillard et je n'étais pas mauvais étudiant non plus. Mais malheureusement, vu l'obstacle de la langue, je n'ai pas pu faire des hautes études. »



« Je pouvais continuer mes études, mais j'avais pas la chance qu'il y a maintenant. J'étais bonne élève mais je n'étais pas bien encadrée. Maman pensait me marier, c'est l'âge du mariage. J'ai dit : « Quoi ? J'ai envie de faire mes études. » « Non, chez nous c'est l'âge où il faut se marier. Tu vas apprendre la couture. » Moi, j'étais la grande. Ah, oui, quelle aventure ! C'est moi qui devais… Mais oui, parce que Maman ne parlait pas français. – Vous étiez l'interprète ? – Voilà, j'étais l'interprète. J'étais l'aînée des enfants. J'avais une grande responsabilité par rapport à ma famille. Quand maman allait chez le médecin, je devais l'accompagner pour expliquer. A l'O.N.E., c'était pareil, j'étais là, quoi. Même pour signer les cahiers de mes petits frères et sœurs. J'étais là. Mes parents avaient besoin de moi, mon père et ma mère. »



« Moi, j'estime que j'ai été gâtée. Franchement, bien entourée, gâtée. Je ne m'occupais de rien à la maison, pas de cuisine, pas de linge, rien. J'étais dans mes études. – C'était pour moi qu'elle étudiait, c'était pour moi. »





« On faisait confiance à nos enfants. Ma fille était comme ma secrétaire. Quand je rentrais à la maison, elle m'expliquait ce qu'il y avait à faire. »

« Quand j'ai pris ma retraite en 1987, j'ai pensé rentrer. Les enfants étaient plus grands, on en a parlé ensemble. Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas partir, qu'ils voulaient étudier ici. Je n'ai rien acheté avant 1987. J'avais mon lit, ma couette. J'ai acheté une maison. J'ai jeté tous les meubles et j'ai tout racheté. J'ai refait la peinture, j'ai fait des travaux. Tant qu'à rester, pourquoi habiter dans une vieille maison ? »

« Je n'ai jamais décidé de rester définitivement ici. Je ne pensais rester que 3, 4 ans puis repartir. Les enfants ont commencé l'école, on était bien obligés de rester. »

« Normalement on devait rester 6 mois. Et voilà, maintenant ça fait 50 ans. Notre maman, c'est le Maroc et notre papa peut-être la Belgique. C'est ça. On est plus attaché ici qu'à là-bas. En plus, nos enfants sont nés ici. »



« Quand je retourne dans mon pays, j'ai pas de place. Je dois toujours chercher comment faire pour m'intégrer. Mes racines, je ne les retrouve pas. Je ne retrouve pas mes racines, je les ai perdues quelque part. Ici, j'ai ma petite famille. J'ai mes enfants et mes petits-enfants. C'est impossible que je les quitte. Aller refaire ma vie là-bas, ce serait impossible. Avec qui je referais ma vie là-bas ? Je ne retrouverai jamais ma place. J'ai perdu la place que j'ai un jour laissée là-bas. Je l'ai perdue, je ne vais plus jamais la retrouver.

« Qui suis-je ici ? Le souffle de chacun de mes enfants est ici. Qui prendrait soin de moi en Turquie ? »



« Le rêve du retour ? On retourne tout le temps. Le rêve du retour c'est… Le rêve de l'immigré, c'est de retourner. Quand il était en bonne santé, il pensait toujours à retourner. Mais quand les années passent, il a des maladies. S'il retourne là-bas, il ne peut pas être soigné parce que les soins, c'est ici. »

« Quand je vais à domicile, je suis dans l'intimité de la famille, et alors, c'est moi qui fait intrusion. Donc, c'est moi qui me conforme à leurs codes. J'enlève les chaussures, je m'assieds sur la banquette, et c'est vraiment une consultation familiale. J'ai beaucoup de personnes âgées d'origine maghrébine, et elles ont beaucoup de problèmes d'arthrose. En Belgique, comme il fait froid et humide, les plaintes sont beaucoup plus fortes. Il suffit de retourner au Maroc, et là, tout va bien. »



« – Tu as travaillé chez Henricot ? – Oui, jusqu'à la fermeture. – Il y avait beaucoup de bruit ? – Oui, c'est pour ça que j'ai perdu l'ouïe. Beaucoup de bruit. A cause de la fonderie. Il me faut toujours quelqu'un avec moi, chez le docteur. J'entends un petit peu, pas grand-chose. »

« Chez nous, on a compris que la personne qui prenne le rendez-vous soit la personne qui accompagne mes parents chez le médecin. Si je prends rendez-vous et que ma sœur n'est pas disponible et moi non plus, ça ne sert à rien, c'est un rendez-vous de perdu. »



« – S'il n'y avait pas les enfants, accepterais-tu d'aller dans une maison de repos ? – Que Dieu nous en préserve, ma fille. Qu'il nous permette d'être ainsi le plus longtemps possible. – Elle n'apprécie pas du tout cette idée. »



« On ira dans un home. – Je reste à la maison ! Il y a des aides à domicile : les infirmières apportent nos repas à la maison, en voiture, matin, midi et soir. »

« Je ne le souhaite pas, mais si, un jour, je deviens faible, et que je vais être un fardeau pour mes enfants, je préfère aller au home. »

Vieillissement

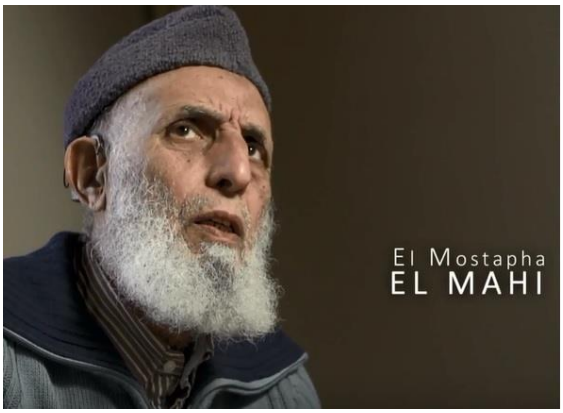
La question du vieillissement des personnes immigrées s'impose depuis une dizaine d'années, comme l'a mis en évidence le rapport *Les rides de l'immigration* (2006). La vieillesse en Belgique rime désormais avec diversité. Ce phénomène pose question dans la mesure où des spécificités (religion, pratiques alimentaires ou corporelles, modes de vie, rituels funéraires, etc.) peuvent rendre difficile la prise en charge de ces personnes âgées et leur accès aux soins et services, conçus à l'origine pour les belges. ●

« Que sont devenus tes amis ? – Morts. Ayranci, Konyali, Izzet, Hasan… Ils sont tous morts. Les femmes sont là. Ceux qui travaillaient dans les charbonnages sont morts. »

« Si je meurs ici, qu'on m'enterre ici. »

« Si je meurs ici, qu'on m'enterre ici ; et si je meurs en Turquie, qu'on m'enterre en Turquie. – En 55 ans, je ne l'ai jamais laissé tomber, ce n'est pas maintenant qu'il va me laisser tomber. »

« Je préférerais mourir au Maroc. Les Marocains au Maroc. Ma conviction, je préférerais mourir au Maroc. Mais si mon destin s'arrête ici, je ne peux rien y faire. Personne ne sait où il mourra. Dieu seul sait quand on va mourir, et personne d'autre ! »



« La Belgique m'a tout donné. Moi aussi, j'ai donné. Donc, j'ai fait ma vie ici. J'ai mes enfants ici. Donc la Belgique est gagnante, on est gagnants tous les deux. La Belgique est gagnante encore plus, parce que j'ai des enfants ici. Mes enfants sont belges. »

Migration sous silence

Cette migration n'a pas été dite. L'arrivée des premiers, ici en Belgique, comment ils ont dû bricoler… Ils étaient seuls, comment ont-ils fait pour vivre ? La femme qui est restée au Maroc avec les enfants, tout ça est sous silence. Mais maintenant, en fin de vie, ça se traduit. Ils pensent beaucoup. Et, comme ils disent, ils tournent les pages de leur vie. Je pense que les enfants et les petits-enfants, pour être en paix avec eux-mêmes, et continuer leur chemin, devraient pouvoir avoir accès à ce livre de la mémoire des pionniers.

SUJETS DE DISCUSSION

Dans cette partie sont reprises différentes pistes pour alimenter le débat ; de manière générale d'abord, puis de manière plus spécifique.

Qu'est-ce qui vous touche, vous étonne et vous surprend dans les propos des **hommes** ?

- Le choix de partir de son pays ;
- Les conditions de départ de son pays d'origine ;
- Les émotions liées au voyage ;
- La perception que l'on se fait du pays accueillant ;
- Leurs premières impressions ;
- Les conditions de travail ;
- Les espoirs qu'ils ont pour leurs enfants ;
- Leur santé ;
- Leur situation actuelle, leur regard vers l'avenir ;
- …

Qu'est-ce qui vous touche, vous étonne et vous surprend dans les propos des **femmes** ?

- Les conditions de départ ;
- L'éducation des enfants ;
- La difficulté (ou bien la facilité) à s'exprimer dans la langue du pays d'accueil ;
- Leurs premières impressions ;
- La confrontation à une autre culture que celle du pays d'origine ;
- L'intégration ;
- La nostalgie (ou non) du pays d'origine ;
- Leur santé ;
- Leur situation actuelle, leur regard vers l'avenir ;
- …

Qu'est-ce qui vous touche, vous étonne et vous surprend dans les propos des **enfants** ?

- L'impossibilité (ou bien la possibilité) d'avoir pu faire des études ;
- La responsabilité vis-à-vis de leurs parents ;
- …

1. Partir

« Quand on n'a rien, j'ai l'impression qu'on peut partir. »

D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils partis de leur pays d'origine ? Comment ont-ils eu l'idée de venir en Belgique ? Comment leur voyage s'est-il passé/a-t-il été organisé ? Quelles sont leurs attentes ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ?

2. La Belgique, accueillante ?

« J'ai pris l'avion à Rabat, c'est une Caravelle, je me souviens encore. Rabat-Paris. On est arrivé à Paris le 4 mars, '62. J'arrive à Paris, je vois que tout est noir. Les immeubles, tout sales. Rabat était blanche, Casa blanche… « Mais qu'est-ce que c'est comme pays ? » On nous dit 'la France'. »

Comment s'est passée leur arrivée ? Quelle a été leur première impression ? Cela correspondait-il à leurs attentes ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ?

« A l'arrivée ils nous ont dit qu'ils nous donneraient un papier bleu et un papier blanc. On pouvait choisir : le papier bleu ou le papier blanc. Que l'on prenne l'un ou l'autre ça n'avait pas d'importance. Moi et deux amis, on a pris des papiers bleus. Puis ils ont séparés les blancs et les bleus. Les bleus allaient à Mons. Les blancs allaient au Limbourg. »

Que pensez-vous de l'accueil qui leur a été fait ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ?

3. La vie en Belgique

La vie en Belgique est-elle différente de la vie qu'ils avaient ? Arrivent-ils à s'y adapter ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ?

<u>Les hommes :</u>

« C'était pas le paradis. C'était un peu mi-enfer. Il y avait la poussière, la chaleur… Tu peux imaginer. On croyait gagner beaucoup d'argent. Finalement, ce qu'on gagnait, on mangeait, on envoyait un peu aux parents, on n'économisait rien. On est entré dans un engrenage où on ne pouvait pas économiser pour retourner, pour faire

des affaires ou des trucs comme ça. Non. Juste quelques miettes. »

Quel genre de travail ont-ils ? Comment parlent-ils de leur travail ? Du rythme de leurs journées ? Avaient-ils peur ? Pourquoi ?

Que pensez-vous de la citation ci-dessus ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ?

Les femmes :

« Je suis arrivée étrangère dans un pays étranger, jamais je ne l'oublierai. Dieu merci, je suis arrivée et mon mari m'a accueillie à l'aéroport. Quand je suis descendue de l'avion, j'étais habillée comme au pays, en djellaba, avec un caftan. La femme de l'ami de mon mari m'a dit de me changer. « Pourquoi ? » « Tu ne dois pas sortir comme ça ! » Elle m'a mis une mini-jupe, je ne savais pas comment me mettre. Elle m'a donné un tricot. Mon mari ne savait pas non plus, il l'a laissée faire. On m'a dit de manger avec une fourchette, je ne savais pas comment faire. C'est comme ça quand on va dans un autre pays. Chacun a ses règles et ses coutumes. »

Pourquoi sont-elles venues ? Que pensent-elles à leur arrivée ? Comment se sentent-elles en Belgique ?

Que font-elles de leurs journées ? Ont-elles des amies, une vie sociale ? Sortent-elles beaucoup ?

Comment vivent-elles la rencontre avec certaines règles et coutumes ? Avez-vous déjà vécu un tel « choc culturel » ? Pourriez-vous aller vivre dans un autre pays ? Avez-vous déjà expérimenté un séjour de longue durée à l'étranger ? Comment l'avez-vous vécu ?

Les enfants :

Comment les pères parlent-ils de leurs enfants ? Comment les mères parlent-elles de leurs enfants ? Quels espoirs ont ces parents pour leurs enfants ? Qu'en pensez-vous ?

« Je pouvais continuer mes études, mais j'avais pas la chance qu'il y a maintenant. J'étais bonne élève mais je n'étais pas bien encadrée. Maman pensait me marier, c'est l'âge du mariage. J'ai dit : « Quoi ? J'ai envie de faire mes études. » « Non, chez nous c'est l'âge où il faut se marier. Tu vas apprendre la couture. » Moi, j'étais la grande. Ah, oui, quelle aventure ! C'est moi qui devais… Mais oui, parce que Maman ne parlait pas français. – Vous étiez l'interprète ? – Voilà, j'étais l'interprète. J'étais l'aînée des enfants. J'avais une grande responsabilité par rapport à ma famille. Quand maman allait chez le médecin, je devais l'accompagner pour expliquer. A l'O.N.E., c'était pareil, j'étais là, quoi. Même pour signer les cahiers de mes petits frères et sœurs. J'étais là. Mes parents avaient besoin de moi, mon père et ma mère. »

Comment les enfants parlent-ils de leurs études, de leur enfance ? Quel rôle ont-ils (dû) joué(r) dans la famille ? Qu'en pensez-vous ? Comment auriez-vous réagi à leur place ?

4. Le retour au pays : un rêve ?

« Le rêve du retour ? On retourne tout le temps. Le rêve du retour c'est… Le rêve de l'immigré, c'est de retourner. »

Se sentent-ils « chez eux » ? Pourquoi (pas) ? Se sont-ils réellement installés en Belgique ? Pensaient-ils y rester ?

Pourquoi sont-ils restés ?

Comment se sentent-ils lorsqu'ils reviennent au pays ? S'y sentent-ils à leur place ? Pourquoi (pas) ?

Qu'en pensez-vous ? Comment vous seriez-vous sentis à leur place ? Avec-vous déjà vécu une telle situation ? Si oui, comment était-ce ?

5. La santé

« Quand les années passent, il a des maladies. S'il retourne là-bas, il ne peut pas être soigné parce que les soins, c'est ici. »

Comment ces migrants âgés vivent-ils leur vieillesse ? De quoi souffrent-ils ? Quels services leur sont apportés ? Quels sont leurs besoins (au niveau des RDVs, etc.) ?

Se verraient-ils vieillir dans une maison de repos ? Pourquoi (pas) ?

Ou veulent-ils « mourir » ? Pourquoi ?

BIBLIOGRAPHIE

Ahmad (F.), *The making of modern Turkey*, Routledge, 1993, 250 p.

Akgunduz (A.), *Labour Migration from Turkey to Western Europe, 1960-1974*, Ashgate Publishing Company, 2008, 234 p.

Bayar (A.), Ertorun (L.) en Kisacik (F.), "Un aperçu économique de l'immigration turque", *Histoire des étranger et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours*, sous la direction Anne Morelli, Editions Couleur Livres, Charleroi, 2007, 416 p.

Bousetta (H.), Martiniello (M.), « Marocains de Belgique: du travailleur immigré au citoyen transnational », in : *Hommes et Migrations*, 2003, p. 94-107.

Frenet-De Keyser (A.), "La convention belo-marocaine de main d'œuvre.", in *Ouali N. Trajectoires et dynamiques migratoires de l'immigration marocaine de Belgique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2004, pp. 215-250.

Huytebroeck (E.), Smet (P.), « Les rides de l'immigration », *Acte du colloque du 19 septembre 2006*, Commission Communautaire commune.

Khoojinian (M.), "Fixer la main d'œuvre turque en Belgique: la tâche d'un mensuel officiel (1964-1970)." In : *Revue belge d'histoire contemporaine,* 2007, vol. XXXVII (3-4).

Khoojinian (M.), "L'Accueil et la stabilisation des travailleurs immigrés turcs en Belgique, 1963-1980 ", in : *Cahiers d'Histoire du Temps Présent*, 2006, n°17, pp. 73-116.

Lualaba Lekede (A.), "Le vieillissement des migrants", *Bruxelles Santé*, 2008, n°49, disponible en ligne sur http://www.questionsante.org/nos-publications-periodiques/bruxelles-sante/anciens-numeros/bs-49/le-vieillissement-des-migrants, consulté le 20/10/2015.

Ouali (N.), *Trajectoires et dynamiques migratoires de l'immigration marocaine de Belgique*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2004, 388 p.

Schoonvaere (Quentin), *Belgique-Maroc : 50 années de migration. Etude démographique de la population d'origine marocain en Belgique*, Centre fédéral Migration, Bruxelles, 2014.

Schoonvaere (Quentin), *Belgique-Turquie : 50 années de migration. Etude démographique de la population d'origine turque en Belgique*, Centre fédéral Migration, Bruxelles, 2013.

COLOPHON

© Myria

Coordination : Cécile Balty

Myria, le Centre fédéral Migration

Myria est une institution indépendante. Il analyse la migration, défend les droits des étrangers et lutte contre la traite et le trafic des êtres humains.

Myria travaille à rendre les derniers chiffres sur les migrations plus accessibles, compréhensibles et utilisables par tout un chacun. Pour cela, il rassemble et analyse des données provenant de sources diverses. De cette manière, il souhaite apporter une connaissance étayée des migrations aux décideurs politiques, aux scientifiques, aux médias et aux citoyens.

Myria travaille à rendre ces chiffres accessibles via son site web et présente des analyses détaillées dans *La migration en chiffres et en droits* ainsi que dans d'autres publications. Tous les trois mois, il diffuse **#Myriatics**, une newsletters qui se focalise chaque fois sur un thème différent.

Myriapolis

Myriapolis est la plateforme éducative de Myria, mettant à disposition différents outils didactiques pour aborder la thématique de la migration en Belgique. Jetez-y un coup d'œil sur www.myria.be/fr/myriapedagogics.

Restez informés !

Outre **Myriatics**, sa newsletter trimestrielle chiffre, Myria rédige mensuellement une newsletter générale, **Myriade**, dans laquelle il fait part de l'actualité de ses matières. Pour vous abonner à l'une de ces newsletters, rendez-vous sur www.myria.be/fr/newsletters !

MYRIA

Federaal Migratiecentrum
Centre fédéral Migration

Myria
138 rue Royale • 1000 Bruxelles
T +32 (0)2 212 30 00
myria@myria.be

Myria, le Centre fédéral Migration, est une institution indépendante. Il analyse la migration, défend les droits des étrangers et lutte contre la traite et le trafic des êtres humains. Myria promeut une politique basée sur la connaissance des faits et le respect des droits de l'homme.

www.myria.be
@MyriaBe
www.facebook.com/MyriaBe